

La femme de soixante ans

PAR CLAUDE ARNAUD

La littérature a un point commun avec la géographie : elle engendre encore des explorateurs avides de défricher des zones vierges et des îlots glacés. La vieillesse, dans son rapport au corps et au désir, est l'un de ces territoires négligés. Victime du jeunisme triomphant, grande oubliée de l'hypersexualisation ambiante, elle reste confinée loin de notre voyeurisme universel, ou ne paraît que sous des voiles pudiques ; comme les veuves d'antan, elle est interdite de plaisir.

Essayiste subtil, styliste hors pair, Pierre Pachet avait déjà exploré cette autre terra incognita littéraire qu'est le sommeil (« La force de dormir », « Nuits étroitement surveillées »). Veuf aujourd'hui, et voyant la fin approcher, il décrit ce qu'éprouve le corps au terme de sa vie terrestre. Il le fait d'abord en parlant au nom de celles qui vivent en solo, ont cessé de plaire et désirent encore. De ces silhouettes qu'on croise dans les squares ou les files d'attente, que plus aucun homme ne regarde ou n'aborde. Il dit les jambes lourdes, les peaux flétries, les décolletés qui se rétractent, le cœur toujours neuf. Et la tristesse d'avoir à tenir seul, quand on rêve encore d'une présence à ses côtés, d'un corps chaud pour lutter contre les draps froids. « La femme de trente ans », âge supposé de la prescription érotique à l'époque de Balzac, en a maintenant soixante et plus, mais elle est tout autant sujette aux retours de flamme, au besoin de s'abandonner comme à la tristesse de ne pas être désirée. Des abîmes s'ouvrent quand passe la silhouette d'une femme qui vit seule depuis un demi-siècle, ou de cette autre qui se couche avec ses seuls somnifères en chargeant « *le sommeil de vivre les heures à venir à sa place* ».

Pachet excelle à dire ce qu'on ne sait pas nommer : le vertige de la vieille aveugle qui ne peut même pas « *se tenir compagnie à elle-même* », mais qui accomplit avec discipline sa dernière tâche, celle de mourir. La gêne de ses toutes premières maîtresses, qu'il tente de retrouver via le téléphone ou le Net, et qui refusent de le voir, de peur que la révélation de leur corps abîmé ne détruise à jamais, dans son esprit, cette romance vieille d'un demi-siècle. La désolation de ces cousines issues du monde yiddish qui ont perdu tant des leurs durant la guerre et qui attendent désormais la mort sans amour. Poignant ■

« Sans amour », de Pierre Pachet (Denoël, 146 p., 13 €).



Pierre Pachet.

CETTE AUTRE QUI SE COUCHE AVEC SES SEULS SOMNIFÈRES EN CHARGEANT « LE SOMMEIL DE VIVRE LES HEURES À VENIR À SA PLACE ».